



SciencesPo.

CERI
CNRS



SciencesPo.

CEE

Compte rendu de la douzième séance du séminaire CEE-CERI

Les sciences sociales en question :
controverses épistémologiques et méthodologiques

Enquêter auprès des enfants de la rue : le cas des Shégués

23 avril 2013

Cette douzième séance du séminaire est présidée par Samy Cohen (Sciences Po, CERI). Elle donne lieu à l'intervention de Camille Dugrand, doctorante à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, intitulée « Enquêter auprès des enfants de la rue : le cas des Shégués ». Elle est discutée par Rémy Bazenguissa-Ganga, professeur des universités à l'université Lille 1 et rattaché au Centre d'études africaines (CEAF) de l'EHESS, et Marie Morelle (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Laboratoire de géographie Prodig). Les organisateurs du séminaire se réjouissent que l'intervenante soit pour la première fois une doctorante. Ils rappellent que le séminaire est ouvert aux jeunes chercheurs.

L'actualité fait écho au thème de l'intervention. Un article de *Libération* daté du 3 avril s'intéresse en effet au film du réalisateur belge Marc-Henri sur les Shégués, Wajnberg, *Kinshasa Kids*. Samy Cohen espère que la présentation de Camille Dugrand pourra éclairer la citation suivante extraite de l'article du quotidien : « Un phénomène inquiétant et bien réel, qui s'est développé ces dernières années en

Afrique et singulièrement à Kinshasa. La faute en revient aux églises évangélistes qui ont prospéré sur le terreau de la misère et du désespoir. Dans la seule capitale congolaise, ces sectes qui mêlent transe et prières collectives seraient plus de 3 000. Un chiffre à rapprocher des quelque 30 000 enfants des rues, souvent accusés de sorcellerie par les pasteurs évangélistes qui offrent ainsi une explication facile au malaise ressenti par des familles déstructurées, incapables d'assumer leur progéniture dans un climat de survie (et d'infidélité) permanente ».

1. Camille Dugrand

Pour parler des Shégués, Camille Dugrand commence par décrire le contexte de Kinshasa ; une mégalopole très étendue (elle recouvre vingt-quatre communes) qui compte près de 10 millions d'habitants. L'Etat y est assez présent en termes de répression politique, mais les services publics y sont quasiment inexistantes: routes rares et en mauvais état, électricité intermittente... La ville tient sur l'énergie de ses habitants qui doivent mettre en œuvre des stratégies de survie, notamment *via* le secteur dit « informel ». Les Kinois vivent sous « l'article 15 », un article de la Constitution tiré de l'imaginaire populaire que l'on peut résumer de la façon suivante : « débrouillez-vous ».

Les Shégués vivent dans la rue. Il n'existe pas de recensement fiable permettant d'évaluer précisément leur nombre. Stigmatisés, ils suscitent la réprobation sociale. Ils ont développé des pratiques de survie et des formes de sociabilité particulières (hors de la sphère familiale) et participent au secteur informel très développé dans la ville. Camille Dugrand s'interroge sur ce qui fonde la marginalité à Kinshasa. Quelles frontières séparent les Shégués des autres citadins ? Les Shégués ne sont pas renfermés sur eux-mêmes et sont actifs dans les champs économique, culturel et politique. Dans ce cas, peut-on parler d'une sous-culture ? D'une contre-société au cœur de la ville ?

Le travail de terrain a commencé en 2008. Camille Dugrand a réalisé quatre séjours de un à trois mois à Kinshasa et un cinquième d'une durée de dix mois. La question de la manière d'approcher les Shégués et plus largement celle des méthodes pour étudier une population en condition de survie s'est rapidement posée.

Le travail de terrain ne s'est pas déroulé de façon linéaire mais a fait l'objet de plusieurs remises en question. Lors de son premier séjour, Camille Dugrand est passée par Médecins du monde qui accueille les Shégués dans ses centres sociaux. Cette approche pose certains problèmes, les ONG ayant une définition restrictive de cette population, celles-ci font un tri parmi les victimes dont elles s'occupent. Elles s'adressent souvent plus spécifiquement aux jeunes de moins de 18 ans ou aux filles de la rue. Par ailleurs, les ONG abordent le problème des Shégués sous l'angle de la réinsertion sociale ou éducative et de la réunification familiale. Pour cette raison, beaucoup d'enfants, qui se retrouvent à la rue en raison de problèmes familiaux, les fuient.

Camille Dugrand a été confrontée à un problème d'identité. Elle ne parvenait pas à se démarquer des travailleurs sociaux, créant une barrière supplémentaire avec les Shégués. Après un mois de terrain, Camille Dugrand décide d'approcher directement les Shégués dans la rue. Un an plus tard lors d'un nouveau séjour, elle prend le temps d'arpenter les rues de Kinshasa, de se laisser porter par la ville et par ses rencontres. Cela lui permet d'entrer en interaction avec tous les citoyens et de s'interroger sur la façon de se positionner en tant que jeune-femme-blanche-chercheuse au sein de la ville. Les expatriés, les Occidentaux ont une image liée à l'argent et aux opportunités économiques. A Kinshasa, les Blancs travaillent souvent dans des entreprises ou des ONG qui sont souvent considérées comme des *business* lucratifs. Ainsi, de faux Shégués se sont adressés à elle.

Pendant l'un de ses séjours, le groupe de musiciens handicapés Staff Benda Bilili répétait souvent entouré de Shégués dans le zoo de Kinshasa, mais deux réalisateurs français tournaient un documentaire sur eux, ce qui ne facilitait pas l'approche de la chercheuse. Les musiciens étaient entourés de nombreux étudiants, ce qui lui a permis de rencontrer celui qui deviendra son principal informateur, Yannico qui l'a beaucoup aidée par la suite. Demeurant à Bandal, commune populaire dite d'« ambiance » de Kinshasa, célèbre pour sa vie nocturne, Yannico lui a présenté Grace, le leader d'une « écurie », c'est-à-dire d'un regroupement de Shégués. Chaque écurie possède sa propre organisation interne. Les sexes et les classes d'âge y sont séparés.

Passer par Grace s'est avéré une façon moins hasardeuse d'aborder les Shégués. Camille Dugrand a dû expliquer à plusieurs reprises qui elle était et ce qu'elle faisait.

Faire de l'observation participante en vivant avec les « bases » des Shégués s'est révélé impossible. Tout d'abord, pour des questions de sécurité : les « bases » peuvent regrouper plus de quatre-vingts enfants ivres ou drogués ; une jeune femme blanche n'y passerait pas inaperçue et constituerait une cible idéale pour des vols. Ensuite, en raison des forces de police que Camille Dugrand considère comme la première source d'insécurité à Kinshasa. Peu rémunérés, quand ils perçoivent leur solde, les policiers s'adonnent à des arrestations arbitraires, rançonnent les citoyens et les expatriés. Dans les bases des Shégués, la chercheuse aurait été repérable par la police. En outre, les relations entre la police et les Shégués sont difficiles : ces derniers subissent des pressions de la part des policiers pour les obliger à distribuer le fruit de leurs vols ; la présence de la chercheuse aurait encore attiré davantage l'attention de la police sur les Shégués et accentué ces contraintes. Enfin, sa présence continue chez les Shégués aurait affecté leur comportement.

Finalement, Camille Dugrand décide de donner rendez-vous à Grace chaque jour vers 11h chez Yannico. Il vient d'abord seul, puis avec des amis. Au fil du temps, tout le monde est au courant de sa présence et ils sont parfois très nombreux au rendez-vous. Elle ne prépare pas et n'enregistre pas ces entretiens collectifs où émergent des conversations spontanées sur le quotidien des Shégués. L'intérêt des Shégués à l'égard de la chercheuse est réel. La question de la langue est un handicap au début mais elle s'avère finalement un moyen de créer du lien : les Shégués veulent lui apprendre le lingala. Yannico est toujours présent pour traduire.

Les difficultés sont surtout liées à l'identité et à la position de la chercheuse, deux choses qu'elle doit sans cesse réexpliquer. Certains Shégués lui demandent de l'argent à la fin des entretiens, ce qui la met mal à l'aise ; elle a l'impression d'instrumentaliser des individus en situation de survie. Elle leur donne donc de temps en temps de l'argent, ce qui lui semble légitime pour compenser le temps qu'ils ont perdu en parlant avec elle. Elle se demande néanmoins ce qui les pousse à venir alors qu'elle n'a rien à leur offrir ; peut-être espèrent-ils que la relation avec la chercheuse leur ouvrira tout de même des opportunités ? Les Shégués apprécient le fait qu'on s'intéresse à eux. Discuter avec quelqu'un d'étranger à leur monde leur donne l'impression d'exister. Pour les enfants, la notoriété est importante et ils aiment savoir que l'on parle d'eux en Europe. Les garçons en particulier mettent en avant une image d'individus forts et virils.

Les rendez-vous collectifs posent certains problèmes : les garçons contrôlent la parole des filles et des plus jeunes. Cela permet néanmoins de mettre en lumière la hiérarchie, les rapports de force existant au sein du groupe et d'observer les interactions entre les Shégués. La présence de la chercheuse entraîne aussi des rivalités et des jalousies. Camille Dugrand craignait que celles-ci se répercutent sur la vie quotidienne des écuries, mais la compétition fait partie intégrante du quotidien des Shégués. La chercheuse suit le même protocole pendant plusieurs mois, au cours desquels elle se met à enregistrer les entretiens et à mener une observation plus fine du quartier et de la façon dont les Shégués sont perçus. Cette évolution a été rendue possible par le fait que désormais tout le monde la connaît et qu'elle a acquis une protection à la fois contre les autres Shégués et contre la police.

Le fait d'inscrire son étude dans la longue durée a été bénéfique à Camille Dugrand qui a pu instaurer une plus grande proximité avec les Shégués, même s'il est demeuré difficile d'instituer une véritable relation de confiance. En outre, les allers retours sur le terrain lui ont permis de prendre du recul et de remettre ses données à plat pour préparer le terrain suivant.

La chercheuse a ensuite procédé à des entretiens individuels sur une plus longue période. Elle donnait rendez-vous à un enfant plusieurs jours d'affilés pour des discussions libres d'une durée d'une heure ou deux autour d'un thème choisi où Yannico était présent et qu'elle enregistrerait avec l'accord de l'enquêté. Recueillir des récits de vie s'est avéré difficile mais a finalement été possible avec le temps. Différentes entrées en matière étaient possibles, par exemple les questions sur les cicatrices des enfants et les différentes marques qu'ils portent sur leurs corps (tatouages...) et qui sont des signes de courage et de force physique. Celles-ci sont toujours liées à un moment de la vie, une bagarre ou un baptême, qui marque l'entrée dans une écurie.

Plusieurs entretiens individuels ont été réalisés avec une trentaine de Shégués (garçons et filles) de tous âges. Il était difficile de faire irruption dans leur passé et de les pousser à raconter des choses intimes. Cette démarche impliquait de faire advenir des récits difficiles, provoquant parfois les pleurs des Shégués. Le sentiment d'instrumentaliser ces derniers était permanent mais les Shégués revenaient chaque jour. Peut-être trouvaient-ils dans ces entretiens un réconfort, le sentiment d'être écouté et d'exister ? Certains sujets étaient tabous : les viols des filles et les activités

de renseignement exercées par les garçons, leurs liens au politique. Ces entretiens approfondis ont également permis de confronter les paroles des différents acteurs, de mieux analyser leurs positions et de distinguer le vrai du faux.

Camille Dugrand travaille sur le langage : la façon dont les enquêtés désignent leurs pratiques, leur utilisation des surnoms qu'ils se donnent et qui font souvent référence à la situation politique, à la violence et au contexte international. « Avoir de l'esprit » est une expression qu'ils utilisent couramment. Elle décrit en quelque sorte la philosophie du « monde » des Shégués : plus on grandit dans la rue, plus on acquiert de l'expérience et de la force, plus on évolue dans la hiérarchie des écuries. « Etre un *yankee* » signifie être un homme fort, doté de beaucoup d'esprit.

Tout intéresse la chercheuse : les vêtements des Shégués, leur alimentation, les émissions qu'ils regardent à la télévision, la musique qu'ils écoutent, leurs rêves, leurs aspirations... Elle étudie tout particulièrement leurs sympathies politiques, voire leur engagement vis-à-vis des différents candidats, parfois dangereux. Pendant les élections surtout, certains disparaissent dans des rafles d'enfants, d'autres sont emprisonnés.

Camille Dugrand réalise aussi des entretiens avec l'entourage des Shégués mais elle s'interroge sur la représentativité de sa démarche. Il lui est en effet impossible de se rendre dans tous les quartiers de Kinshasa, pour des raisons pratiques (manque de transports) et de sécurité. Certains endroits comme le marché central ou le *beach* (port qui relie Kinshasa à Brazzaville) sont fréquentés par les Shégués mais aussi par des militaires et de nombreux policiers et il est difficile d'y mener une enquête. Certains Shégués ont également peur de s'y rendre. Camille Dugrand s'appuie alors sur les représentations, les anecdotes de la population et sur ces lieux ainsi que sur la façon dont les Shégués sont représentés dans les médias.

Ceux-ci sont très mobiles, ils ont tous vécu dans différents quartiers et ont donc une bonne vision des conditions de vie des écuries à travers la ville. La chercheuse précise qu'elle a suivi quatre écuries différentes à Bandal : deux formées de garçons (l'une pour les 18-28 ans, l'autre pour les 5-17 ans) et deux rassemblant des filles. Elle a essayé de diversifier le plus possible son étude en évoluant dans la ville et en rencontrant ceux qui côtoient les Shégués : leurs voisins, les pasteurs, les musiciens, les ministres, les députés.

Avant de passer la parole aux discutants, Samy Cohen interroge Camille Dugrand sur les raisons qui l'ont poussée à choisir ce terrain, ce groupe, ce pays. Quelles étaient son intuition de départ et sa problématique ? Dans quel état d'esprit est-elle partie sur ce terrain ?

La chercheuse explique être liée au Congo par son histoire familiale. D'origine belge, sa famille compte plusieurs générations de colons. Au fil de son parcours universitaire, elle s'est intéressée à l'Afrique, et notamment au Congo. Pendant son master, elle a étudié les élections de 2006-2007 à Kinshasa et les affrontements entre partisans des différents candidats auxquels elles ont donné lieu. Les Shégués ont pris part à ces heurts. Au moment du mémoire, elle a réalisé son premier terrain dans une ONG. Celui-ci était intéressant mais l'a frustrée, ce qui lui a donné envie de poursuivre l'étude de façon plus profonde.

2. Rémy Bazenguissa-Ganga

Rémy Bazenguissa-Ganga revient sur un certain nombre de points concernant la place du chercheur sur le terrain et la méthode utilisée. Il indique qu'il a lui aussi travaillé sur un terrain en guerre à partir des ressources des ONG. Dans cette situation, on ne peut voir que ce que l'ONG nous laisse voir. Il explique que la question de la position du chercheur se pose à tous. Dans son cas, celui d'un homme noir et plus âgé que Camille Dugrand, les enquêtés se demandaient « Qu'est-ce qu'il vient faire ce papa-là ? ». La position de l'enquêteur sur le terrain configure la manière dont il va travailler. Le retour réflexif sur l'enquête devient très important.

L'argent est l'autre interrogation que Bazenguissa-Ganga partage avec Camille Dugrand. Le chercheur a tendance à en offrir alors que la tradition anthropologique le déconseille, estimant que dans ce cas, l'enquêté répond alors au chercheur à hauteur de l'argent versé. Mais ne peut-on alors considérer dans cette logique que l'enquêté non rémunéré répondra encore moins au chercheur ? Le plus important est de ne pas oublier dans quel contexte ces propos souvent très durs sont recueillis et prennent leur sens.

Bazenguissa-Ganga réagit à certains éléments que Camille Dugrand présente comme des lacunes de son travail. Ainsi, sur la question de l'observation participante, il inscrit sa définition dans une controverse épistémologique et

méthodologique entre la socio-anthropologie et la science politique en lui demandant si elle souhaitait simplement observer les choses ou si elle entendait devenir elle-même un peu Shégué. Camille Dugrand se posait aussi la question de la représentativité, mais est-ce vraiment un problème ? L'essentiel dans ce genre de terrain est de rendre compréhensible ce qu'est la rue à Kinshasa.

Le chercheur s'interroge sur la définition des termes utilisés par Camille Dugrand, notamment sur l'histoire et les dénominations successives des populations du Congo RDC qui vivent dans la rue. Dans les années 1980, on parlait des « phaseurs » ; ceux-ci ne correspondent pas aux Shégués. Les « phaseurs » sont refermés sur leur monde du fait de leur consommation de drogues tandis que les Shégués sont en relation avec les autres citoyens. Ces derniers forment un groupe à part mais sont visibles sur la place publique et sont parfois représentés par des chanteurs connus. Bazenguissa-Ganga se demande pourquoi Camille Dugrand utilise-t-elle le terme « d'enfants des rues » pour désigner des individus âgés de plus de trente ans ? Utilise-t-elle la terminologie utilisée par les ONG ? Pourquoi parler d'enfants des rues alors que beaucoup de gens vivent dehors dans la capitale du Congo ? Par ailleurs, que désigne Kinshasa dans sa recherche ? Le vieux Kinshasa, les quartiers historiques, Bandalungwa (souvent abrégé en Bandal) ? Bazenguissa-Ganga l'encourage à préciser sa définition du groupe des Shégués et s'interroge sur la meilleure façon de le faire : par âge, par lieu de vie ou par leurs pratiques ? Les chanteurs se définissent également comme Shégués. Il l'invite également à préciser les rapports entre les Shégués et les autres groupes, notamment les handicapés, qui vivent aussi dans la rue.

Enfin, Bazenguissa-Ganga s'interroge aussi sur le terme d'écurie, qui est également utilisé par les unités combattantes au Congo-Brazzaville (il s'agit alors d'unités de guerre très hiérarchisées et segmentées) et sur la nature de la « base » : s'agit-il de la rue ou de l'endroit précis où dorment les Shégués ? Si le lieu est délimité et peut s'apparenter à un lieu privé, il est alors difficile de considérer les Shégués comme une population vivant dans la rue.

Il termine son propos par la question des sorciers. Pour Bazenguissa-Ganga, le rapport à la guerre est très important. Le phénomène des enfants sorciers, apparu avec la guerre au Congo Brazzaville, pose la question de la définition de l'enfance. Un enfant qui prend les armes pour tuer est-il toujours un enfant ?

3. Marie Morelle

Ecouter Camille Dugrand a fait revivre à Marie Morelle ses propres enquêtes auprès des enfants de la rue de Yaoundé. Le travail de la chercheuse au Congo s'inscrit dans une série de recherches, présentées sous l'angle des terrains « sensibles », qui ont en commun de s'intéresser à des personnes en situation de dominés, aux protocoles d'enquêtes mouvants posant la question de l'engagement du chercheur. Ces recherches font écho à la littérature florissante sur « l'anthropologue en danger » qui conduit à se demander s'il existe des questions de recherche spécifiques ou seulement des terrains spécifiques.

Par ailleurs, Marie Morelle souligne que la présentation - interrogation sur l'existence d'une contre-culture ou d'une contre-société puis démonstration de l'interaction permanente des Shégués avec les autres habitants de la ville et ce jusqu'aux plus hautes sphères de l'Etat -, offre une remise en perspective intéressante.

Marie Morelle soulève les mêmes questions que Rémy Bazenguissa-Ganga concernant la justification des termes « enfants » et « rue » ainsi que sur la notion d'espace public. Elle invite Camille Dugrand à revenir sur le sens du mot « Shégués » qu'elle utilise finalement à la place de celui d'enfants des rues. La chercheuse s'interroge sur les lois et les normes en vigueur parmi les habitants de la ville mais cela pose la question du périmètre de la recherche : de quels habitants parle-t-on ?

Le reste de la discussion revient sur le rapport au terrain de la chercheuse dans ses aspects les plus concrets. Pour savoir ce qu'est la vie quotidienne à Kinshasa, Marie Morelle insiste sur l'importance des à-côtés de la recherche (le lieu où était logée Camille Dugrand, la façon dont elle s'est imprégnée de la ville). Elle revient sur la question des relais sur le terrain. Les ONG disposent d'un véritable savoir-faire mais elles limitent leur périmètre d'action et créent forcément des biais dans le travail du chercheur. Il serait intéressant de se saisir des ONG comme objet d'étude. Marie Morelle interroge Camille Dugrand sur le rôle d'informateurs et de relais joués par Yanico et Grace et sur la façon dont elle a travaillé dans les trois autres écuries qu'elle a étudiées.

Elle questionne le biais introduit par le fait que la chercheuse soit une femme sur son accès et son attitude sur le terrain tandis que certains chercheurs déconseillent ce type de terrain sensible à leurs étudiantes. Comment évoluer dans un univers très masculin et dans des situations inconfortables ? Comment mettre à distance nos représentations de la dangerosité et notre autocensure par un travail réflexif ?

Elle revient sur les accusations d'indécence et de goût pour le misérabilisme auxquelles sont confrontés les chercheurs qui travaillent sur des populations aux conditions de vie très difficiles. Puis Marie Morelle interroge Camille Dugrand sur son rapport à la police et aux militaires. Combien de temps les questions sur la teneur de son travail se sont-elles posées ? A-t-elle eu besoin d'une autorisation de recherche pour travailler dans la rue ? Elle conclut par la question de la restitution de la recherche et se demande si celle-ci est envisageable auprès des Shégués.

4. Camille Dugrand

Sur la problématique de départ et la question de l'existence d'une contre-culture ou d'une contre-société, Camille Dugrand répond plutôt par la négative. Les pratiques des Shégués se retrouvent à différents degrés dans la société de Kinshasa et leurs aspirations sont identiques à celles d'une grande partie de la jeunesse kinoise. Les Shégués ne s'opposent ni aux autres citoyens ni à l'Etat. Camille Dugrand travaille actuellement sur la notion de sous-culture.

Le terme phaseur est utilisé par les Shégués et par les autres citoyens mais c'est bien celui de Shégués qui revient le plus souvent. Les phaseurs des années 1970 et 1980 mendiaient aux abords des universités et des marchés, ils étaient davantage rejetés aux marges de la cité que les Shégués, qui ont diversifié leurs activités, se sont insérés dans le secteur « informel » et entretiennent des liens constants avec les autres citoyens.

Concernant les mobilisations politiques, les Shégués sont souvent liés à des partis et des *leaders* politiques, qui varient au gré des circonstances. Certains sont des agents de renseignement. A Bandal par exemple, les députés connaissent les Shégués à qui ils demandent parfois d'observer ce qui se passe dans le quartier et de dénoncer les opposants et les agitateurs politiques. Pendant les affrontements qui ont suivi les élections de 2006, le candidat Jean-Pierre Bemba avait recruté des Shégués au sein de ses milices qui se sont affrontées à l'armée régulière. Quelques

mois après les élections de 2011, Camille Dugrand a mené un travail de recherche sur les « parlements-debout », réunions de citoyens qui se rassemblent auprès des kiosques à journaux, pour commenter l'actualité. Ces enquêtes se sont avérées difficiles en raison de la présence des militaires et des services de renseignements qui empêchaient parfois les parlementaires-debout de se réunir. La chercheuse a approché les parlementaires-debout partisans d'Etienne Tshisekedi, le principal opposant au président Joseph Kabila. Certains d'entre eux - des Shégués - ont rejoint les « forces du progrès », branche radicale de ces parlements-debout, dont les membres ont manifesté et participé à des rassemblements électoraux réprimés par le pouvoir. Certains Shégués sont également rémunérés pour grossir les rangs de *meetings* politiques et faire la propagande de certains candidats dans la rue. Les Shégués grossissent les foules des concerts où ils se rendent gratuitement et participent à la popularisation de certains artistes de la scène congolaise en provoquant des discussions ou des bagarres avec les fans d'autres chanteurs.

Camille Dugrand a du mal à trouver l'origine du mot Shégué qui a été popularisé dans les années 1996-1997 par le chanteur Papa Wemba, qui affirme l'avoir inventé. Le chercheur Filip de Boeck, pense que le terme vient de Che Guevara ou encore de « Schengen » sans qu'on sache pour quelle raison. Camille Dugrand émet l'hypothèse que le mot soit lié à un terme de la langue haoussa qui signifie bâtard et qui serait apparu après que des migrants ouest-africains travaillant à Kinshasa eussent connu des déboires avec ces enfants.

Camille Dugrand explique que Yannico s'est proposé de l'aider et de lui présenter Grace lorsqu'elle lui a expliqué le sujet de son travail. Il a fait office d'intermédiaire. La relation avec Grace est compliquée et tient plus du rapport de force. Grace veut apparaître comme un leader et remet fréquemment en cause la présence de la chercheuse. Il disparaît à plusieurs reprises lorsqu'il doit purger des peines de prison. Son rôle d'intermédiaire est de moins en moins décisif au cours du temps d'autant que Camille Dugrand est désormais connue de tous et que de nombreux Shégués viennent vers elle de façon spontanée.

La discussion est ensuite ouverte à la salle. Une première question porte sur la discipline dans laquelle la thèse a été réalisée. Les outils utilisés sont plus proches

de ceux de l'anthropologie ou de la sociologie. Comment Camille Dugrand compte-t-elle intégrer son approche dans une problématique de science politique ? La chercheuse répond qu'elle souhaite intégrer l'interdisciplinarité dans son travail. La méthodologie plutôt anthropologique a été adoptée de façon instinctive sur le terrain. La question suivante porte sur le lieu où vivait Camille Dugrand alors qu'elle réalisait son terrain (chez des amis qui travaillent pour Médecins sans frontières), puis sur la façon dont les Shégués s'occupent des plus jeunes et de leur scolarisation. La chercheuse explique qu'il existe des écuries juniors et des écuries séniors. Les premières sont souvent liées aux secondes, enfants jeunes et plus âgés se côtoient au quotidien même s'ils ne dorment pas dans les mêmes bases. Les enfants nés dans la rue restent avec leur mère quand ils ne sont pas « placés » par leurs parents dans des ONG. La mère garde son bébé de sexe masculin jusqu'à l'âge de 5 ou 6 ans, moment où il rejoint souvent une écurie junior. Le taux de scolarisation est quasi nul, sauf pour ceux qui rejoignent les ONG. Beaucoup de Shégués comprennent mais ne parlent pas le français.

Interrogée sur la problématique de sa thèse, Camille Dugrand explique que son travail de recherche porte sur la stigmatisation sociale des Shégués mais aussi sur leur résistance et leurs marges de manœuvres dans la société kinoise.

Elle indique que le fait d'être une femme n'a pas constitué un handicap dans la rue où les rapports étaient directs. Le plus difficile a été de gérer les relations avec les filles shégués prises en charge par les ONG. Les relations avec les hommes politiques ou les musiciens qui souvent instaurent un rapport de séduction ont également été plus compliquées. Certains voyaient en Camille Dugrand une jeune femme naïve mais cet état de fait lui a permis d'aborder certains sujets délicats sans susciter la méfiance de ses interlocuteurs.

La question suivante est posée par une anthropologue, qui est également assistante sociale et souhaite travailler auprès des enfants des rues d'Istanbul. Quels conseils pourrait lui donner Camille Dugrand ? Quelles sont sur le terrain les limites induites par le fait d'être une jeune chercheuse européenne ?

La chercheuse répond qu'on ne lui a jamais demandé de conseiller les ONG et qu'elle ne se situe pas dans cette démarche. La réinsertion familiale privilégiée par les ONG ne lui semble pas forcément une bonne piste : la plupart du temps, ni les

familles, ni les enfants n'y aspirent. De même, certaines ONG médicales lient la délivrance de traitement à un suivi psychologique souvent rejeté par les Shégués. Camille Dugrand observe une tendance de certaines ONG à se focaliser sur le long terme et à rejeter l'idée d'une aide immédiate qui permettrait pourtant d'améliorer la vie des Shégués sur le court terme. Il serait bon de travailler sur la question de l'emploi et surtout de les laisser exprimer leurs aspirations.

La chercheuse est enfin interrogée sur ses relations avec son interprète et la façon dont s'établit la confiance et, éventuellement, la dépendance entre elle et lui. Comment s'assurer que l'interprète rapporte fidèlement les propos et qu'il ne noue pas avec l'enquêté une relation qui échappe à l'enquêteur. Camille Dugrand dit être vraiment dépendante de Yannico chez qui elle a réalisé les entretiens. Ils ont lié une relation amicale et il n'a jamais demandé à être payé. Le sujet de la thèse l'a intéressé et il était disponible. Ils se sont mis d'accord pour que ce soit Camille qui mène les entretiens et les questionnaires mais il est arrivé à Yannico de poser des questions. S'il orientait ainsi certaines questions posées aux Shégués, il était cependant intéressant d'analyser ses réactions, ses étonnements et ses représentations.